

## CENT APRES ... ROSALIA DE CASTRO

-----

Le congrès international "Rosalia de Castro e o seu tempo" organisé par le "Consello da cultura galega" et l'Université de Santiago de Compostela" (15-20 Juillet 1985).

-----

En cette semaine qui précède la fête de St-Jacques, la vieille ville de Compostelle au passé millénaire n'évoquait pas "roumieux" et "jacquots" cheminant vers elle le long du "camino francés" en des âges dits médiévaux. Elle vivait à un autre rythme, celui de la célébration du centenaire de la mort de Rosalia de Castro.

Proche dans le temps et dans le coeur des Galiciens, Rosalia - comme on l'appela familièrement au cours de ce congrès - voit son souvenir lié à celui d'un peuple laborieux dont elle chanta les peines plus que les joies, la nostalgie et la misère, la tendresse et la simplicité. Elle en devint le symbole pour en avoir dit les travaux et les jours et pour avoir donné à sa langue ses lettres de noblesse. Langue de marins et de paysans, parlée et non écrite, lors que le castillan, dès le règne de Ferdinand III, se substituant au latin, s'imposait comme langue officielle, celle des documents de l'administration, celle de tous ceux qui exerçaient quelque autorité, avaient part au savoir, voulaient être considérés ou désiraient publier quelque ouvrage. Elle n'eut ni un Nebrija, ni un Du Bellay, pour contribuer à sa permanence, à sa défense ou son illustration (1).

Alors qu'il était de bon ton de s'exprimer en castillan pour qui fréquentait la société, c'est en galicien que Rosalia de Castro écrivit, en 1863, son deuxième livre de poèmes, Cantares gallegos. Elle opérait une révolution en donnant ainsi qualité littéraire au parler de sa terre natale. Un autre recueil, Follas novas (1880), abordant des thèmes moins traditionnellement populaires, moins "folkloriques", montra qu'il pouvait exprimer toute la gamme de sentiments.

En 1985, s'attacher à souligner l'universalité de Rosalía de Castro par la réunion d'un congrès international de spécialistes étudiant son oeuvre, c'était non seulement rendre hommage à l'écrivain mais aussi faire franchir à la langue galicienne une deuxième étape, lui donner qualité universelle.

Ceci fut souvent rappelé. Cependant, une autre partie de l'oeuvre était écrite en castillan : le recueil de poèmes "A orillas del Sar (1884) et des récits en prose. Elle ne fut pas oubliée. Le bilinguïsme de l'auteur fut souligné plus d'une fois (2) comme une richesse supplémentaire.

Oublier l'une de ces dimensions n'était-ce pas rendre difficile la reconnaissance par l'Espagne de Rosalía de Castro comme un de ses meilleurs poètes du XIXe siècle, à l'égal de Becquer, et faire qu'elle demeurât effectivement en tant qu'expression du peuple de Galice, mais soumise aux aléas de la politique, exaltée par les uns ou bannie de la mémoire par les autres.

En bonne harmonie, le galicien et le castillan cohabitèrent durant ces six jours et, ainsi que le portugais, frappèrent nos oreilles étrangères.

Au rythme d'une par demi-journée, neuf conférences furent prononcées devant l'ensemble des participants qui, ensuite se répartissaient en sept salles pour entendre quelques-unes des cent quarante communications. Libre choix leur était laissé, un choix que la personnalité de l'orateur, l'attrait pour un sujet, un problème soulevé, orientaient en définitive.

Dans ces conditions, il est impossible de résumer l'essentiel de ce qui put être dit et qui paraîtra in extenso dans les Actes du congrès. Il nous a semblé bon d'en donner un simple aperçu, en indiquant d'abord les noms de ceux qui prononcèrent les neuf conférences et le titre de celles-ci :

- . Ricardo Carballo Calero (Université de Santiago) : "Rosalía, unha rosa de cen follas"
- . Antonio Fernández García (Universidad complutense, Madrid) : "El tiempo histórico de Rosalía : evolución de la sociedad española"
- . Xesús Alonso Montero (Université de Santiago) : "Cantares gallegos como libro de combate"
- . Ramón Lorenzo Vázquez (Université de Santiago) : "A lingua galega no tempo de Rosalía"
- . Xosé F. Filgueira Valverde (Musée de Pontevedra) : "Rosalía de Castro e a música"

- . Dietrich Briesemeister (Université de Mayence) : "Rosalia dentro de la poesía femenina de su tiempo : motivos y constantes"
- . Marina Mayoral (Universidad Complutense, Madrid) : "La voz del narrador desde La hija del mar a El primer loco : un largo camino hacia la objetividad narrativa"
- . Domingo García Sabell (Real Academia gallega) : "A verdadeira personalidade de Rosalia"
- . Claude Poullain (Université de Montpellier) : "Poesía gallega y poesía castellana en la obra de Rosalia"

Quant aux communications, certaines portèrent sur l'oeuvre poétique : La Flor (1859) où est perceptible l'influence d'Espronceda et de Zorrilla, Cantares gallegos (1863), Follas novas (1880), à la fois expression de sentiments très personnels et dénonciation d'une situation sociale, A orillas del Sar (1884), écrit en castillan et contenant quelques-uns des plus beaux poèmes du siècle dernier.

Dans d'autres communications, fut analysée l'oeuvre en prose : La hija del mar (1859), encore proche du roman-feuilleton romantique, Flavio (ensayo de novelas) (1861), Ruinas (tres novelas ejemplares) publié en 1866 dans le Museo universal et annonçant déjà par son esprit satirique l'ouvrage suivant, El caballero de las botas azules (1867) considéré comme le plus intéressant, plein d'humour et de fantaisie, et enfin El primer loco (1881), encore proche du romantisme (3).

On s'intéressa par ailleurs à certains thèmes : la mort, le temps, l'angoisse et l'espérance, le fantastique, le paysage. On étudia certaines images, la "cárcel estrecha", la "negra sombra", sans que le poème ainsi intitulé livrât vraiment son secret. On tenta de retrouver dans l'oeuvre des éléments populaires. On la situa par rapport aux mouvements littéraires, romantisme ou modernisme. On montra comment elle fut accueillie par la critique portugaise ou italienne, par Emilia Pardo Bazán, par Azorín, par la société de son temps. D'aucuns virent en Rosalia un précurseur de la génération de 98, par son insatisfaction et sa recherche de la véritable Espagne dans l'intra-histoire. On l'évoqua dans cette époque où elle vécut, contemplant le drame de la famine de 1853 et des épidémies de typhus et de choléra, puis celui de l'émigration, s'identifiant à la Galice paysanne du XIXème siècle. On parla de Follas novas comme d'un recueil de littérature engagée et de poésie sociale et l'on souligna son rôle dans le Rexurdimento littéraire, rapprochant son nom de ceux de Pondal, de Curros, de Seoane et de Castelao.

Notre regret est de ne pouvoir citer tous ceux qui lancèrent des idées suggestives et permirent une meilleure compréhension de l'auteur et de l'oeuvre. Une excursion sur la ruta rosaliana contribua à la rendre plus profonde. Elle nous mena à travers la campagne jusqu'à la petite église de Bastabales, évoquée dans un poème empreint de tristesse des Cantares gallegos. Adossée à une colline où se niche une autre chapelle, à laquelle on accède par des marches de granit, flanquée de son cimetière, elle fait face à un vaste paysage, verdoyant, morne et solitaire, en accord avec le son des cloches qui s'ébranlèrent à notre arrivée :

Campanas de Bastabales  
cando vos oio tocar,  
mórrome de soidades.

Cando vos oio tocar,  
campañinas, campañinas,  
sin querer torno a chorar.

Cando de lonxe vos oio,  
penso que por min chamades,  
e das entrañas me doio...

Près d'Iria Flavia, c'est un arrêt au Pazo de Arretén, demeure des ancêtres maternels de Rosalía, puis, un peu plus loin, un autre à Matanza où celle-ci vécut ses dernières années, et mourut, dans cette maison qui, aujourd'hui transformée en musée, a conservé meubles, livres et tableaux, quelques portraits représentant son mari, l'écrivain et archiviste Manuel Murguía, quelques toiles peintes par son fils Ovidio. Une salle est ornée de naïfs dessins d'enfants que leurs maîtres ont mené en pèlerinage en ces lieux. Rosalía de Castro aurait-elle pu soupçonner qu'elle serait l'objet de témoignages d'affection et d'admiration cent ans après sa mort, elle qui vécut si simplement ?

Les congressistes suivirent aussi ses traces à Vigo et à La Corogne. A Vigo, où furent publiés les Cantares gallegos, ils reçurent une reproduction facsimilaire de l'édition de 1863 et furent accueillis au son de la musique de "Negra sombra", qu'ils devaient à nouveau entendre lors du récital donné par le chanteur Amancio Prada sur la place de la Quintana jouxtant la cathédrale de Compostelle. Ils purent apprécier dans ce même cadre le spectacle de qualité donné par le Ballet gallego "Rey de Viana". Le Grupo universitario de Cámara de Compostela les ramena des siècles en arrière avec ses chants de pèlerins,

mais ce n'était pas une évasion. A St-Jacques tout coexiste. Celui qui guidait ses pas vers le Panteón de galegos ilustres où repose Rosalía de Castro se retrouvait sous les voûtes de Santo Domingo de Bonaval où vivent encore les légendes du camino francés et ne séparait pas les âges dans l'hommage rendu à celle qui a si bien chanté la Galice. D'avoir mieux connu l'une et l'autre, c'est de cela que nous remercierons le Consello da Cultura galega et l'Université de Santiago.

Brigitte JOURNEAU

N O T E S

- (1) Ceci fut rappelé par D. Ramón Lorenzo Vázquez, de l'Université de Santiago, dans sa conférence : "A lingua galega no tempo de Rosalía".
- (2) cf. notamment la conférence de Claude Poullain, de l'Université de Montpellier, "Poesía gallega y poesía castellana en la obra de Rosalía".
- (3) Ce lien avec la sensibilité romantique fut souligné par Nelly Clémessy, de l'Université de Nice, dans sa communication "Unas claves decisivas de la sensibilidad romántica de Rosalía en El primer loco".

